

La foi chrétienne en huit points

Par le P. Michel Gitton

Basilique du Sacré Cœur de Montmartre 1990
Revu et corrigé en 2020

La foi chrétienne n'est pas une collection de dogmes qui s'ajouteraient les uns aux autres, sans qu'il y ait un fil d'or qui les relie, mais ce fil d'or n'est pas une idée, une théorie abstraite, c'est le déroulé d'un dessein : Dieu a voulu avoir une histoire avec les hommes. Je vais essayer de faire sentir la cohérence de ce dessein en parcourant toutes les étapes du projet de Dieu et sur chaque point je m'en tiendrai, évidemment, à l'essentiel. Je ne vais pas présenter un système clos, mais tâcher de montrer la splendeur de ce qui se manifeste ainsi à chaque pas.

1. Attente, Révélation, Foi

Partons de cette première affirmation : la vérité est une personne. Cette personne, c'est Jésus Christ, révélation de Dieu et sollicitant notre adhésion par la foi. Or, il y a une merveilleuse convergence entre ce que Dieu nous a révélé et ce que nous portons d'aspirations les plus essentielles. La vérité à laquelle nous adhérons n'est pas la découverte laborieuse d'une pensée qui se cherche, qui réfléchit sur son expérience et en tire des conclusions peu à peu reliées les unes aux autres, ce n'est pas non plus une mythologie, l'irruption de quelque chose de merveilleux totalement étranger à ce qu'est l'homme, c'est une *révélation*, en ce sens que nous apprenons des choses que nous n'aurions pu trouver par nous-mêmes, mais qui coïncident avec ce que nous portons de plus essentiel et ainsi Dieu nous révèle à nous-mêmes tout en se découvrant à nous. Il ne suffit pas de sonder nos besoins, nos attentes tels que nous pouvons les percevoir, il y a dans l'Évangile quelque chose d'absolument nouveau, qui tient à Dieu et à son projet sur nous. Cette vérité est plus intime à nous-mêmes que nous-même et pourtant elle nous arrive de l'extérieur (comme nous l'explique saint Paul : « qui croirait si on ne lui avait rien annoncé ? »), mais elle fait mouche : c'est un autre qui nous parle et nous dit son dessein et nous reconnaissons la voix de la Vérité. Cette voix, c'est celle du Créateur qui avait mis en nous des semences de vérité. Ces semences ne peuvent pas vraiment éclore sans rencontrer une annonce de l'extérieur qui vient du fond de l'histoire du Peuple de Dieu, qui passe par les prophètes d'Israël et par les Apôtres de Jésus et nous rejoint ici et maintenant par un des membres de l'Église. Quel que soit le moyen, c'est la voix du Bon Pasteur qui nous arrive et comme dit Jésus : « mes

brebis écouteront ma voix ». Elles l'écouteront parce que cela correspond à quelque chose d'inscrit au plus profond d'elles-mêmes.

Dieu remplit en dépassant. La Révélation chrétienne ne mesure pas aux besoins des hommes, elle n'est pas le plein qui comble le creux, mais elle dépasse infiniment cette attente, tout en la remplissant. Quand les gens disent « qu'est-ce qui vous prouve que le christianisme est vrai ? ». Il ne faut pas leur répondre : rien ne me le prouve, c'est un grand mystère, je crois par ce que je crois, c'est très beau comme ça. Ce serait bien insuffisant. Il ne suffit pas non plus de dire : je vais vous démontrer que c'est vrai, car cela correspond très exactement à tout ce que vous attendez. Il y a bien des chances qu'en agissant ainsi, on ramènerait le christianisme à un niveau très bas. Le Christ est cette réalité vivante pour laquelle l'être humain est bâti et, quand elle se présente, l'homme peut certes se dérober à elle (ô combien ...!), il peut lui refuser l'accès de son cœur. Mais il peut aussi s'ouvrir et savoir qu'il est fait pour cette vérité, qu'elle est sa raison d'être la plus profonde, qu'elle ne vient pas, comme un intrus, le contraindre, violer sa conscience, mais qu'elle lui ouvre des possibilités nouvelles qui étaient sans doute déjà les siennes, mais qui ne pouvaient s'actualiser que parce que cette vérité s'est approchée de lui.

Quel est le contenu de cette vérité ? Encore une fois, c'est une personne. Pas une collection de propositions vraies, mais Jésus-Christ attendu dans l'Ancien Testament, présenté dans le Nouveau et dans l'Église qui vient au-devant de nous. On ne rend jamais les armes qu'à Jésus Christ. On n'est pas convaincu par des thèses, on est séduit par une personne, la figure de Jésus. Mais cette adhésion n'est pas simplement sentimentale, elle s'appuie sur la découverte d'une « figure » qui a un sens et qui donne le sens de l'histoire humaine et de mon histoire personnelle. Cette vérité nous atteint à partir du moment où l'on a perçu la cohérence profonde du projet divin sur l'homme. Soudain les contours nous apparaissent, les lignes de force se dégagent, on aperçoit la logique profonde de tout cela : de la Trinité à la Jérusalem céleste, d'Abraham au pape François, tout s'éclaire. Cette figure que nous n'aurions pu forger nous-mêmes s'impose dans toute sa majesté. En Jésus nous voyons ce qui nous dépasse et qui s'est fait en même temps si petit pour nous. Il faut être bien grand pour s'abaisser à ce point, pour nous ressaisir et nous emmener dans ses hauteurs, sans rien perdre de sa force et de sa beauté ! D'un seul coup, tout cela nous apparaît sous la vraie lumière, et alors là nous nous disons : « c'est vrai, ça ne peut être que cela, j'y crois ! ».

Pour préserver ce trésor, il faut certes, des formules, des textes, des professions de foi, des dogmes. Mais comprenons bien que tout cela sert à empêcher que se referme la brèche qu'a ouverte le Christ. C'est si tentant de ramener la figure de Jésus à des modèles plus connus, et alors on arrondit les contours et on rend la figure méconnaissable. Le but du dogme est de garder intacte l'ouverture qu'a aménagée le Christ au

milieu des pensées humaines. Mais ce ne sont jamais les formules qui portent en elles la vérité, elles y renvoient, mais Jésus seul est la vérité.

Le dépôt confié à l'Église est saisissant, tous ceux qui ont honnêtement cherché à le comprendre ont été émerveillés. L'Église ne rajoute rien d'elle-même, elle n'a pas autre chose à faire qu'à en préserver l'accès, et pour cela éviter que la pensée humaine ne digère Jésus Christ, comme elle a digéré tout ce qu'elle a trouvé d'un peu neuf sur son passage. On ramène au cas précédent, « le christianisme, ce n'est que du platonisme pour le peuple ! » disait Nietzsche. Cette décomposition de l'original, du nouveau, pour le ramener au commun dénominateur est le grand travail des esprits paresseux, Avec le Christ, grâce à l'Église, le Seigneur est resté toujours aussi provoquant et aussi neuf, malgré les siècles. On n'a jamais réussi à le réduire aux limites d'un prêt à penser.

Pourtant il a fallu sortir du cocon primitif, affronter les cultures des différents peuples, des civilisations successives, traduire dans toutes les langues le dépôt de la foi. A chaque fois, ce furent des risques de distorsions, mais il y avait en même temps quantité de perspectives nouvelles qui s'ouvraient, et ceci est bon et stimulant, car c'est ainsi que le dépôt révèle des virtualités qui n'étaient pas encore explicitées. Le Magistère de l'Eglise a dû veiller à ce qu'on ne sorte pas de ce dépôt, car ce dépôt, c'est Jésus Christ transmis aux apôtres. On ne fera jamais mieux. Ce qui surgira des mots nouveaux, des explications inédites, des développements progressifs qu'on donnera des vérités de la foi c'est la possibilité d'accueillir toujours mieux l'unique figure du Christ. C'est pourquoi le critère de la vérité n'est pas ce qui s'est dit un jour dans tel contexte, ou ce qui se dit aujourd'hui dans tel milieu, mais ce qui se dit toujours et partout, *semper et ubique*. Face à une question, on s'interrogera sur ce qui est la foi permanente de l'Eglise, ce qu'elle a toujours enseigné et qu'elle continue à enseigner. Sans doute nous nous penchons avec une vénération particulière sur la sainte Ecriture qui est le premier écho de l'irruption historique de Jésus Christ, soit parce qu'elle l'a précédé et préparé (Ancien Testament), soit par ce qu'elle en est l'immédiate conséquence (Nouveau Testament), mais la Bible n'est pas pour nous la révélation à elle toute seule, si elle est isolée du reste du mouvement de l'Eglise : cette tradition fidèle qui l'a porté jusqu'à nous. Elle est même proprement incompréhensible, en tout cas facile à falsifier, si l'on ne la lit plus dans le climat qui l'a portée, dans la vie sacramentelle de l'Eglise, dans sa manière de parler, etc... La tradition nous garde très proches de l'origine, elle ne s'ajoute pas à la figure du Christ et à son enseignement, elle nous y ramène.

Vous allez me dire : je vois bien ce qu'est l'objet de la foi chrétienne, mais la foi, en quoi consiste-t-elle ? Et puis comment y adhère-t-on ? On dira : « la foi est une grâce, mais tout le monde ne l'a pas, il y en a qui ont peut-être rencontré Jésus Christ, mais d'autres pas ». Mais comment se fait-il que la foi soit un don si inégalement partagé ? C'est injuste ! En réalité la foi, c'est Dieu et l'homme qui se rencontrent. C'est

d'abord une démarche de Dieu vers l'homme, mais c'est aussi la réponse libre de l'homme à l'invitation de Dieu. Du côté de Dieu toutes les conditions sont remplies, il n'y a pas d'être humain qui soit absent de cette grâce qui vient au-devant de lui. Et du côté de l'homme, il y a nécessité d'une réponse, sans quoi Dieu aurait agi sans nous, il se serait imposé à nous d'une manière tellement autoritaire que nous n'aurions eu qu'à consentir et d'un consentement sans amour. Il a voulu nous permettre de marcher vers lui. C'est tout le risque qu'il prend. Si tout est donné de son côté, tout est donné de façon discrète et c'est à nous de retrouver ses traces. Il faut deux conditions qui sont les conditions de la foi, l'ouverture du cœur (la volonté droite) et l'effort de l'esprit humain pour percevoir ce que Dieu veut nous dire. L'un ne va pas sans l'autre. Il ne suffit pas de vouloir croire pour croire, d'être intelligent pour croire, il faut que notre cœur étant ouvert, notre intelligence puisse fonctionner à son plein régime et découvrir les signes suffisants et mêmes surabondants que Dieu nous fait parvenir. C'est pourquoi il peut y avoir des gens intelligents qui n'ont pas la foi et des gens qui voudraient l'avoir, mais qui ne font pas l'effort nécessaire pour s'approcher de la vérité. Par contre, je pense qu'il n'est pas possible que des gens qui auraient une bonne volonté n'aient pas un jour ou l'autre la possibilité de rencontrer Jésus. A partir du moment où le cœur est ouvert, il ne peut que chercher à connaître et l'intelligence, même si elle n'est pas très développée, ne manquera pas d'accéder à la beauté du mystère de Dieu. L'acte de foi mobilise notre esprit, ce n'est pas un acte irrationnel, ce n'est pas quelque instinct obscur qui nous amènerait vers Dieu. Le Seigneur demande cet assentiment de l'esprit, même s'il est lent et laborieux. La foi, l'homme la rencontre donc au sommet de sa démarche de volonté et d'intelligence et c'est là que la grâce (présente dès le début) lui permet de franchir le dernier pas : faire la synthèse de tout ce qu'il a aperçu et, devant la splendeur qui se dévoile à lui, rendre les armes à la Vérité. Au lieu de se cramponner sur de fausses évidences, des doutes à portée de main, c'est l'intelligence s'ouvrant enfin à la plénitude de ce pourquoi elle est faite, acceptant de se laisser dépasser, de se laisser pétrir par une vérité plus haute. Il y a intelligence et intelligence. Il y a celle qui s'applique aux phénomènes quantitatifs de ce monde, qui analyse la réalité et la fait rentrer dans des perspectives générales, mais il y a aussi l'intelligence de l'artiste, de l'amoureux qui se laisse saisir par quelque chose de très riche et de très fort qui s'impose à lui. La connaissance n'est pas moins sûre, mais elle ne procède pas de la même manière : au lieu d'analyser de façon désimpliquée une réalité inerte, elle accueille des signes, elle apprend à rentrer prudemment, respectueusement, dans quelque chose qui la dépasse, mais la convie en même temps à avancer.

L'acte de foi est donc le point de départ de tout cheminement vers Dieu. Dieu l'a voulu ainsi. Lui qui est amour (comme nous le verrons bientôt) a voulu se faire connaître par amour. Il n'a pas voulu contraindre notre intelligence et notre volonté, ni nous mener à lui sans nous. Il a voulu que nous soyons acheminés par

une ouverture de notre cœur. A partir de ce moment, nous allons pouvoir marcher vers une vérité que nous remettons plus en cause, mais que nous essaierons d'approfondir sans cesse. Nous ne serons pas toujours dans le registre de l'évidence, mais, dans la suite de notre adhésion, nous avancerons dans un certain clair-obscur qui caractérise notre vie ici-bas (« voir ce qu'on espère, ce n'est plus espérer »). Si j'ai donné ma foi à Jésus-Christ, si j'ai dit oui à sa grâce, j'accepterai beaucoup de choses que je n'ai pas pu vérifier présentement et devant lesquelles il faudra signer un chèque en blanc sur l'autorité de sa parole. Nous dirons : « tu m'as montré que tu avais les paroles de la vie éternelle, alors j'avance et je te fais confiance sur tout le reste ».

2 – Dieu unique et Trinité

« Qui est Dieu? » demande l'homme en quête d'Absolu. Dieu est Amour, nous répond la Bible. Dieu n'est pas un problème métaphysique, Dieu n'est pas un principe abstrait qui servirait à expliquer le monde. Dieu n'aurait guère d'intérêt pour nous, s'il n'était que la conclusion d'un raisonnement, ce Dieu-là n'aurait jamais suscité l'immense soif d'aimer qui sommeille en chacun d'entre nous. Non, Dieu est Dieu, et il est Amour.

Il est amour, non pas seulement parce qu'il nous aime, mais parce qu'il est amour intrinsèquement, qu'il est amour au fond de lui-même, qu'il n'a pas attendu l'existence du monde pour aimer. Dieu dès le départ est relation. Il n'y avait pas de terre, il n'y avait pas de mer, il n'y avait pas d'homme, qu'il y avait déjà en Dieu des relations, mais des relations éternelles, des relations qui font partie de sa nature. Elles ne lui sont pas advenues un beau jour, comme nous qui, étant nés, ayant commencé à grandir, nous sommes découverts en relation avec nos parents et avons tissés de nouveaux liens avec des camarades, puis avec des cercles de plus en plus larges. Non, en fait, Dieu **est** cet indicible jeu de relations entre le Père, le Fils et le Saint Esprit. Non pas trois dieux qui partageraient la même nature divine, mais un seul Dieu qui est Père et qui communique son être éternellement à son Fils et son Esprit dans une totale unité. Dieu est le nom que nous donnons à la ronde des trois, à ces trois qui vivent cette existence toute entière régie par l'amour. Réfléchissons à ce que cela veut dire. A certains moments, nous avons peut être senti qu'il n'y avait pas d'autre bonheur que d'aimer pleinement, d'être, pour l'autre et avec lui, comme si l'amour était notre seule raison d'être, mais cela n'a peut guère pu durer, car la vie nous a ramenés à des nécessités plus immédiates. Mais c'est pleinement vrai en Dieu, - en Dieu seul. Pour le Père, le Fils et le Saint Esprit, d'exister, d'être Dieu, c'est en même temps être tout l'un pour l'autre, de n'exister que par l'autre, de n'exister qu'en vue de lui, de ne pas avoir d'autre raison d'être que celle-là. Les pères de la terre, même si la paternité est pour eux importante, ne sont pas *que* père, ils sont bien d'autres choses, ils sont maris, ils sont fils, ils sont citoyens

français, ils sont abonnés au gaz. Tandis que le Père du ciel est défini par sa paternité, il est Père et c'est tout, tout entier dans sa paternité, dans la ferveur de ce don qu'il fait éternellement au Fils, - je dis bien : qu'il fait et non pas qu'il a fait un beau jour dans le passé et qu'il se contenterait de maintenir en l'état. Non, ce jaillissement du Fils à partir du Père, ce don parfait, il est actuel, toujours. Si j'ose dire, le Fils du ciel est plus jeune dans sa filiation que nous ne le sommes vis-à-vis de nos pères de la terre. Alors, si tout le bonheur du Père, c'est de se donner, de donner tout, de donner tout sauf ce fait qu'il est Père (qui lui permet d'être en relation avec son Fils), la joie du Fils, de son côté, c'est l'accueil total de l'initiative du Père, cette réception savourée où il sait que son bonheur, c'est d'être voulu du Père. Il n'est pas le point de départ, mais il est tout ce qu'est ce point de départ, par le don que celui-ci lui en fait à chaque instant. Le Fils à son tour peut donner ce qu'il a reçu du Père, ou plutôt le lui rendre dans l'action de grâce, et cela il le fait dans une troisième personne : avec le Père qui est la source, il est source à son tour de l'Esprit. Celui-ci est pur jaillissement de leur amour mutuel, dans lequel se boucle la sainte Trinité. C'est la plénitude du Fils qui est tellement dans le Père, qui est tellement pénétré du don du Père, qu'à son tour il fait place à l'inouï d'une autre personne divine, égale à eux. Le mouvement s'achève en perfection dans ce troisième qui est tout du Père et tout du Fils, qui n'est pas quelque chose de chacun d'entre eux, mais qui est le fruit de leur amour mutuel. Nous voyons dans la Trinité la réalité dynamique de cette donation mutuelle. Les Grecs ont inventé un nom savant, ils parlent de la « périchorèse », circulation entre les personnes qui fait que chacun est dans l'autre et par l'autre, qu'on ne peut isoler l'un des trois, parler de l'un sans parler des deux autres. C'est bien pour cela que Jésus peut dire « qui me voit voit le Père », bien qu'ils restent distincts, totalement distincts et même infiniment distincts, tout ce qu'ils « ont » c'est d'« être » (l'un pour l'autre et l'un par l'autre). Si bien que nous disons sans mensonge : « je crois en un seul Dieu », je ne crois pas en trois dieux, je crois en un seul Dieu qui se livre dans cette circulation d'amour. L'unité n'est pas celle - bien pauvre - d'un solitaire, d'un être isolé, mais elle est une unité pleine, dense, riche et même débordante. D'où ce qui suit.

3 – La Création de l'homme et du monde.

La création n'est pas un avatar de Dieu qui se déciderait à créer par amusement ou par désœuvrement, parce qu'il aurait un besoin incoercible de s'épancher. Ou parce qu'il ne serait complet qu'en se donnant un accomplissement dans la création. Celle-ci est gratuite, non nécessaire, en ce sens que Dieu aurait pu ne pas créer, elle n'ajoute rien à Dieu. Elle est pur amour qui se donne. La plénitude de Dieu n'est pas dans l'avenir, elle n'est pas dans une réalisation qu'il se donnerait, dans une œuvre qu'il entreprendrait. La plénitude est au départ, elle est en lui, elle est dans l'amour des Trois. Il y a là tout ce qu'il faut pour son bonheur. Non pas un bonheur égoïste et narcissique, comme on l'a vu, mais bonheur

partagé dans le mouvement du Père vers le Fils et avec le Fils vers l'Esprit Saint. Donc la création est un jaillissement imprévisible de la liberté divine qui veut partager à l'extérieur le bonheur qui est celui des trois, le bonheur de s'aimer. La création est dans la logique du Dieu-amour. Elle n'est pas une étape complètement discontinue par rapport à ce qui précède, car les Trois s'y révèlent avec une grâce particulière. Le Père est la source absolue de tout, celui d'où sourd toute initiative et donc celle de la création. Le Fils, quant à lui, est le modèle de la création. C'est en voyant ce premier écho de son être éternel, cette ressemblance dans la différence, que le Père lance cette œuvre. Mais le Fils est aussi le terme de la création, sa fin, car c'est pour lui que tout a été créé au ciel et sur la terre, pour l'établir Roi et Epoux de cette création. Et le Saint Esprit opère le lien entre l'œuvre et son créateur, il la travaille en profondeur pour qu'elle ressemble à son modèle.

Il n'empêche que la création est un acte tout à fait particulier, par lequel Dieu pose devant lui du « non-Dieu ». L'être créé n'est pas quelque chose de Dieu, une partie de Dieu qui se détacherait de lui, il est fait avec rien (*ex nihilo*), il surgit du néant à l'appel de Dieu. Dieu pose devant lui quelque chose qui n'est pas lui et qui pourtant n'est pas rien. Mystère, car, si Dieu est tout, il semblerait qu'il ne puisse avoir rien d'autre que lui et voilà qu'en réponse à sa parole jaillissent des créatures qui ne sont pas illusoires, qui ont une être propre, une structure, un devenir mais qui en même temps restent suspendues à lui, ne trouvant leur consistance qu'en lui. Il suffirait qu'un instant Dieu cesse de penser à elles pour que cette création cesse d'exister, parce que ce monde repose sur la bienveillance divine, parce qu'un jour Dieu a jugé « bon » de le créer et l'amener à son achèvement. La pauvreté des choses, leur dépendance vis-à-vis de la source de leur être, est en même temps leur beauté : c'est quand elles confessent que Dieu les a faites, qu'elles révèlent l'infini dont elles sont issues.

Au milieu de cette création il y a, bien sûr, l'homme. L'homme est créé dans une dépendance radicale vis-à-vis de Dieu, l'homme est fait non seulement par Dieu comme les autres êtres, mais pour Dieu, pour le rencontrer, pour l'aimer. Il a plus que des ressemblances avec le règne animal, dont il est probablement tiré, mais c'est le seul des animaux qui soit ainsi. Les autres êtres sont une œuvre magnifique de Dieu et, nous l'avons dit, leur être chante déjà la gloire divine, mais il fallait une intelligence et un cœur pour donner une voix à cette louange, et c'est l'homme et la femme qui seront cette voix. Les êtres vivants accomplissent leur œuvre propre selon leur espèce, leur instinct leur apprend à se protéger, à se nourrir et à se reproduire, tout cela pour durer. Tandis que la raison d'être de l'homme, c'est de ne pas avoir de raison d'être proportionnée à lui, c'est de tendre vers plus que lui. « L'homme passe l'homme », disait Pascal. L'homme est un être ouvert en vue d'un accomplissement qui dépasse ce monde. Et c'est là sa grandeur, c'est en cela qu'il est fait à l'image du Fils. Et c'est pourquoi aussi cet homme est doté de liberté. Car cette

quête de son souverain bien, l'homme ne la poursuivra pas poussé par un sûr instinct, comme les animaux qui cherchent leur nourriture ou qui cherchent le semblable avec qui s'accoupler. L'homme au contraire est mû par le désir de Dieu qui l'habite, mais ce désir ne l'amène pas infailliblement à son terme, ce n'est pas un filtre d'amour que l'homme aurait absorbé, il devra se déterminer librement. Il aura à accomplir le don de lui-même à Dieu, comme un vol plané dans les bras du bon Dieu, quelque chose de risqué qui fera son bonheur éternel. Ce risque est redoutable car, s'il peut le réussir, il peut aussi le manquer. L'homme qui est fait pour l'amour peut manquer l'amour, il peut préférer les idoles muettes et c'est l'horizon de son éternelle damnation. A l'inverse du papillon qui se dirige immanquablement vers la flamme, l'homme peut manquer son souverain Bien. C'est d'ailleurs ce qui fait tout le prix de l'adhésion de l'homme à Dieu. Quand Dieu voit un homme venir à lui, quand il voit un saint qui lui offre tout dans le dernier instant de sa vie, il ne dit pas : « c'est normal, avec ce que je lui ai donné il ne pouvait pas faire autrement ». Non, il trouve cela merveilleux, il admire. Eh bien, voilà la raison d'être de la création ! Dieu n'a pas créé pour construire une merveilleuse mécanique qui prouverait son intelligence et sa puissance. Il n'a pas voulu régner sur un peuple de robots, il n'a que faire des « prosternations d'esclaves » selon le mot de Péguy. Ce qu'il voulait, ce sont des fils et des fils reconnaissants. Pour cela, il a pris lui aussi tous les risques, même celui de l'échec partiel de son projet. Mais quelle joie quand la brebis perdue revient au bercail, quand il peut dire : « bon serviteur, entre dans la joie de ton Maître » !

Le mot de liberté recouvre bien des choses. En français, on appelle souvent liberté la simple capacité d'autodétermination, la simple possibilité de dire oui ou non. Cela fait bien partie de la liberté. Mais c'est là le degré le plus bas, car la véritable liberté, c'est celle qui consiste, après avoir pesé le pour et le contre, après avoir entrevu la possibilité éventuelle du refus, de dire « d'accord ! » et de le dire éternellement et de le dire avec toujours plus de raison. La vraie liberté commence, quand, au delà du premier choix, de la première oscillation, on a risqué quelque chose sur l'amour et on persévère dans ce don. Selon le mot célèbre : « *la liberté ce n'est pas de faire tout ce qu'on veut, mais de vouloir tout ce qu'on fait* ».

Contemplons un instant la place de l'homme dans la création ; cet homme qui est la charnière du matériel et du spirituel. Ce monde est là pour manifester toutes les étapes du projet créateur de Dieu. Il y a d'abord les choses qui ont simplement l'être, ce sont les minéraux, il y a ceux qui ont l'être et la vie ce sont les végétaux, il y a ceux qui ont l'être, la vie et le mouvement ce sont les animaux, il y a ceux qui ont l'être la vie, le mouvement et déjà quelques bribes d'intelligence comme les animaux supérieurs. On dirait que Dieu a voulu étager les dons qu'il va faire à l'homme en nous les montrant séparément, avant de les réunir dans la plus haute de ses créatures matérielles, l'homme. Il a été établi gardien de ce monde matériel que l'homme dépasse par son intelligence et sa liberté, mais dans lequel il est immergé, il n'en est pas le maître

absolu, il n'a pas le droit d'en épuiser les ressources par une consommation effrénée. Le cosmos subsistera, d'une façon qui nous dépasse, après la Résurrection comme le cadre de notre amour avec Dieu, le domicile conjugal de Dieu et de l'homme.

La créature humaine est à mi-chemin du monde visible et du monde invisible, celui des êtres spirituels, des anges, des archanges, des séraphins. Quand on parle du ciel, ce n'est pas d'abord de Dieu qu'on pense, il s'agit du monde des anges auquel il faut croire, parce qu'ils font partie de notre foi chrétienne. Ce sont des créatures plus intelligentes, plus douées que nous dans tous les domaines. En elles nous devinons qu'il y a dans la création des possibilités, des virtualités infinies du dessein créateur de Dieu. Les richesses déjà infinies du monde sensible ne sont rien à côté de celles-là. L'homme est à mi-chemin, il est celui qui, dans le monde matériel, a une âme immortelle, qui dépasse la matière. Il est donc capable de s'orienter vers Dieu et de faire chanter au monde visible toute la beauté du créateur, il donne une voix au cosmos. C'est un être spirituel qui, à ce titre, communique avec les plus hautes créatures, les anges. Ils sont ses compagnons et ses guides sur le chemin du salut. Donc l'homme est la charnière entre deux univers et, à cause de cela, infiniment aimé par Dieu qui se penche vers sa petitesse et lui destine un bonheur qui dépasse même celui que les anges connaissent. Dieu lui promet la béatitude éternelle dans la participation à sa vie trinitaire, à la vie des Trois.

Ce monde, par sa beauté produit sur nous une impression profonde. Nous nous disons : « Dieu est très fort d'avoir fait de si grandes choses dans sa création, mais plus fort encore d'avoir fait tout cela pour ce petit bout d'homme de rien du tout, tard venu, mal fichu et, par certains côtés, si faible et qu'il veut élever si haut ! Dieu nous a donné une intelligence et une capacité de percer les secrets de la nature, pour que nous puissions admirer son œuvre et aussi nous servir de ses ressources pour nous nourrir, nous vêtir etc... Ce monde obéit à des lois que Dieu a posées. Le miracle n'est pas une entorse que Dieu ferait à ces lois, c'est tout simplement la façon dont Dieu sait utiliser souverainement ce qu'il a créé, c'est ainsi qu'il sait rendre à la création sa souplesse originelle, lui donner la possibilité de rendre des accents que nous ne lui connaissions plus. Finalement, le miracle est, si j'ose dire, la chose la plus naturelle du monde dans cette création dont Dieu reste le maître. Il reste aussi le maître par sa providence, cette providence qui lui permet de suivre l'ensemble de notre aventure humaine, de nous suivre chacun et tous en même temps. Certes il n'empêche pas le mal y mette sa marque affreuse (nous en reparlerons). Depuis le péché, il a d'une certaine façon laissé l'homme à lui-même pour qu'il éprouve les conséquences de la séparation avec Dieu. Mais il ne s'interdit pas (surtout en réponse à la prière) d'intervenir pour soulager l'homme accablé par le mal et en faisant en sorte que finalement l'homme ne soit pas tenté au-delà de ses forces. Il agit aussi en contrôlant le

jeu pour éviter que le désordre ne dépasse les limites qu'il lui a fixées et ne vienne complètement écraser les semences de liberté et d'amour que Dieu a semé dans l'humanité.

4 - Le péché des origines et ses suite.

Mon quatrième développement est pour parler du péché et pour nous rappeler quelle est la gravité du drame où l'homme est jeté. Le péché ce n'est pas une faute par rapport à un règlement, une espèce d'incartade qui mettrait l'homme dans de mauvais rapports avec Dieu. Le péché, c'est d'abord ce manque de confiance dans un Dieu bon et sage. C'est cette manière qu'a l'homme de vouloir garder sa vie, de l'avoir pour lui au lieu de la recevoir. C'est ce qui l'amène à faire juste l'inverse de ce pourquoi il est fait : imiter le Fils éternel dans sa relation au Père. Celui-ci n'a pas jugé comme une bonne prise tout ce qu'il avait reçu du Père mais le lui rend dans l'obéissance et dans l'action de grâce. Le péché c'est cette attitude de l'enfant prodigue qui s'empare de sa part d'héritage qu'il veut pour lui seul, alors que son Père ne la lui disputait pas et il pouvait en jouir dans l'indistinction. C'est l'attitude de celui qui veut tout de suite, qui ne veut avoir que pour soi, coupé de toute relation. Et le péché à ce titre est une folie, il nous sépare de Dieu et il nous sépare aussi du bonheur. A partir du moment où nous nous coupons de notre source nous nous condamnons à mourir de soif. Nous voulons capter quelque chose et c'est comme de l'eau qui nous file entre nos doigts. C'est bien cela qu'on voit avec l'homme qui, devant les dons de Dieu, veut les saisir, se les approprier pour lui tout seul, au lieu de les recevoir. L'homme qui a ce titre n'a bientôt plus rien du tout, qui n'a plus que la nostalgie de ce qu'il aurait pu avoir, l'homme qui, à cause de cela, souffre et fait souffrir les autres. Car, quand on n'a plus grand-chose, on a envie de ravir la part des autres et on est entraîné dans un conflit indéfini avec nos semblables. Voilà la désorganisation du projet de Dieu. L'homme n'avait pas été créé pour la mort, la mort n'était pas la punition du péché, elle en était la conséquence. L'homme fait pour la vie, pour la communion de vie avec Dieu, quand il se coupe de lui se recroqueville sur lui-même, et s'appauvrit même dans son corps, même dans son organisme physique, puisqu'il est fait pour Dieu dans son corps et dans son âme. Donc là où la communication avec lui n'est plus, le corps lui-même perd en subit les conséquences. Qu'on pense à ces malades qui, n'ayant plus personne à aimer, plus personne qui se penche sur eux, se laissent aller à la mort et, avant même que les causes pathologiques n'interviennent, hâtent le moment de leur trépas. L'être humain est fait pour aimer. Lorsqu'il n'aime plus tout le souverainement Aimable, son être se dégrade.

Ceci n'est pas seulement un accident qui se produirait une fois, de temps en temps. C'est d'abord l'aventure de nos premiers parents. Quelles qu'aient été le contexte de leur apparition sur terre, quelles qu'aient été les circonstances de leur passage de l'animal à l'homme, il y a eu un premier couple. Et c'est lui

avec lequel Dieu voulut faire démarrer l'humanité. C'est le couple de l'homme et de la femme, égaux et différents, qui est l'image de Dieu. Or voilà que l'un et l'autre ont engagé leur responsabilité dans le sens qu'on sait, ce faisant ils ont engagé aussi celle des autres. Car Dieu nous avait voulu l'humanité comme une famille, il nous avait voulu ensemble comme un corps dont le premier homme était la tête. Reconnaissons que nos vies ne sont pas incommunicables, aucun d'entre nous ne recommence pas à zéro l'aventure de l'humanité. Nous avançons sur les épaules de ceux qui nous ont précédés. Et lorsque ces prédécesseurs se sont coupés de Dieu, l'héritage que nous recevons n'est pas glorieux. C'est une humanité atrophiée (mais pas anéantie dans sa dignité profonde) que nous recevons et qu'ensuite nous transmettons. Non seulement nous naissons mortels, mais inégalement marqués par le mal et la souffrance. Si nous avions persévéré dans l'amitié divine l'homme aurait transmis à l'homme une vie immortelle. Mais, parce que l'homme a voulu construire sa vie sans Dieu, il ne peut transmettre qu'une vie pour la mort. C'est l'envers de la communion des saints : là où la grâce est destinée à circuler dans le corps de l'humanité, portant aux uns les fruits de la sainteté des autres, la séparation consommée en Adam va entraîner la propagation du mal, même chez ceux qui n'avaient pas péché à la ressemblance de sa faute à lui et qui néanmoins, en lui, ont « péché » et sont morts. L'homme sort du cadre protecteur de la maison familiale pour entrer dans une liberté sans protection.

5 – L'Incarnation du Fils.

La réponse de Dieu à cette catastrophe constituera la cinquième thèse. L'Incarnation est une nouvelle étape dans le projet de Dieu, une nouvelle audace : c'est le pas étonnant que Dieu fait vers l'homme pour le tirer du mal sans rien casser de sa liberté. Dieu y prend le mal de revers, au lieu de l'affronter directement. Il avait laissé l'homme à lui-même, tout en se réservant d'intervenir dans les moments graves, afin de l'empêcher de s'enfermer dans son orgueilleuse solitude et de compromettre définitivement son avenir.

L'Incarnation est préparée de longue date, même si elle intervient relativement tard dans une humanité qui a vécu déjà des milliers d'années. La Bible nous montre que Dieu n'a pas cessé de chercher à établir une tête de pont dans l'humanité depuis les origines : Noé, Abraham, David sont autant d'hommes sur qui Dieu compte pour correspondre à son projet sur l'humanité et lui offrir un culte qui lui plaise. De diverses façons, il fait alliance avec eux et avec leur descendance pour établir un peuple fidèle. On remarque qu'à chaque fois, le projet de Dieu se fait plus précis, mais aussi plus limité : l'humanité, une famille, une famille au sein de cette famille. Puis ce sera le « petit reste » qui survivra à la catastrophe engendrée par le péché qui ne cesse pas de faire ses ravages, même dans le Peuple élu. Puis l'objectif se focalise sur un seul homme : le Messie, roi et par certains côtés prêtre, serviteur de Dieu jusqu'à la souffrance pour offrir à Dieu une humanité rachetée. Le peuple d'Israël avec ses hauts et ses bas reste le berceau de Celui qui doit venir :

sa prière, sa médiation de la Loi, l'offrande de ses pauvres sont le terreau où germera le Messie. En Marie, ce peuple trouve sa plus haute figure en même temps que l'instrument privilégié par qui le Messie nous est donné.

Dieu, au lieu de nous attendre sur la ligne d'arrivée, va se mettre lui-même, dans la personne du Fils, sur la ligne de départ. Si Dieu « nous avait créés admirablement », comme dit l'oraison de Noël, « il nous a rachetés plus admirablement encore ». Cela débute par l'Incarnation. Tout commence à Nazareth. Un jour, à Nazareth, un petit d'homme a commencé de vivre dans le sein d'une femme et c'était le Fils éternel de Dieu. Ce n'est pas une émanation de Dieu, un avatar de Dieu. Ce n'est pas quelque être divin inspiré par Dieu. C'est l'un des Trois qui, dans un amour indicible, obéissant au dessein du Père, vient rapprocher de lui sa créature blessée. Les yeux clos, il s'est enfoncé dans notre pâte humaine, l'a revêtue totalement. Il s'est fait l'un de nous, sans restriction, sans se préserver, sans chercher des conditions de vie supérieure aux nôtres. Il s'immerge si totalement que plus jamais il ne s'en arrachera et qu'il n'aura pas à s'y reprendre à deux fois. Il n'y aura pas d'autre incarnation. Tout a été dit. Ce saut de Dieu vers l'homme, cet abaissement du Très-Haut vers ce qui est le plus faible est si parfait qu'on n'a rien à y ajouter et il est donné pour toujours. Même l'Ascension ne remettra pas en cause l'Incarnation. Le Christ n'est pas venu parmi nous en touriste, pour goûter un peu de notre humanité et, après avoir fait son travail, repartir. Non, il est venu et il restera toujours de notre côté : du côté du Père et de notre côté. L'Incarnation est totale et plénière et elle est à jamais donnée, disponible pour nous.

En venant parmi nous, le Fils a assumé une nature humaine, il l'a faite sienne. Il n'y a pas la personne Verbe et une personne humaine appelée Jésus qu'il inspirerait. Jésus, c'est le Verbe fait chair, le Fils parmi nous, il vient saisir, à titre personnel, une humanité particulière, avec son âme et son corps, son imagination, son intelligence et sa volonté et il en fait son humanité : l'humanité de Dieu ! Tous ses actes sont les actes du Fils, toutes ses pensées sont les pensées du Fils éternel. Il n'agit pas sur son humanité comme le Saint Esprit le fait sur nous. Il agit sur elle parce que c'est son humanité et que désormais elle lui est associée. Et, en même temps, il est vraiment homme. Il n'est pas un pantin manié par Dieu, il a tout ce que nous avons et rien que ce que nous avons, il n'a pas un membre en plus, son intelligence ne fonctionne pas différemment de la nôtre, il a une volonté humaine, son corps est vulnérable et mortel. C'est pour cela qu'il est bien notre frère et en même temps il est vraiment Dieu.

La venue du Fils parmi nous est quelque chose qui s'est passé dans l'histoire. Ce n'est pas un conte de fées, cela n'a pas eu lieu sur une autre planète. Ce n'est pas un mythe. C'est un événement qui a marqué à jamais l'histoire des hommes, un événement qui s'est déroulé dans un lieu très précis, qu'on peut visiter aujourd'hui. Un lieu qui n'est pas extraordinaire par son abord extérieur : « de Nazareth peut-il sortir

quelque chose de bon ? ». Mais un lieu béni qui a été le cadre du plus grand événement qui soit. Donc nous pouvons rejoindre Jésus dans son histoire. Nous recueillons avec amour ce qui s'est passé réellement un jour à Nazareth, puis à Bethléem, puis dans tous les endroits où le Christ est passé, là où l'immensité, la beauté de Dieu se sont réfractés à travers la perfection d'une humanité singulière, celle de notre Seigneur Jésus-Christ. Les Evangiles qui nous sont parvenus sont les témoins fiables d'une histoire, ce sont quatre regards convergents sur une aventure pour laquelle nous sommes finalement plus renseignés que sur certains événements contemporains du récit évangélique. La fiabilité des premiers témoins vient de leur conviction qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire dans la venue de Jésus parmi les hommes, sur lequel ils n'ont pas barre, c'est pourquoi ils ne sentent pas le droit d'y ajouter leurs idées ou d'en retirer quoique ce soit, même s'ils le mettent en forme selon leurs souvenirs et leur talent.

Quand nous vénérons le cœur humain de Jésus que nous découvrons derrière chaque page de l'Evangile, nous sommes éblouis par la perfection de sa vie d'homme, par toute sa profondeur intérieure, où nous devinons Dieu qui a voulu se rapprocher de nous, non pour nous impressionner, non pour nous donner des leçons, mais d'abord pour être à nos côtés, pour y vivre l'amour filial et fraternel que nous avons oublié et pour nous le rendre accessible. Et devant ce Cœur nous avons à rester longuement en adoration, pour déchiffrer peu à peu ses beautés, ses perfections, à la fois parfaitement humaines et totalement divines.

6 – La Rédemption : Mort et Résurrection du Fils.

Nous suivons Jésus jusqu'au terme: « ayant aimé les siens, il les aima jusqu'au bout » et c'est notre sixième thèse : ce qu'on appelle la Rédemption. Là se trouve notre certitude que Dieu n'a pas abandonné l'homme à lui-même, c.a.d. au péché et à la mort. Il n'a pas laissé l'homme croupir dans le mal, car l'honneur de son Père était engagé. Il y a si longtemps que le démon soufflait à l'oreille de l'être humain : « si Dieu était bon, ça ne se passerait pas comme cela ! ». Il n'a pas non plus attendu que l'homme revienne à lui parce que ce n'était pas possible. La souffrance en effet dressait les hommes les uns contre les autres et contre Dieu et le péché aggravait leur souffrance, cycle infernal où l'homme était enfermé. Alors, Dieu a pris un long détour, pour se loger au cœur du drame : dans son Fils il s'est approché de la situation de l'homme dans sa plus grande misère. Puisque la conséquence de ses péchés l'empêchait d'aller jamais vraiment vers Dieu en reconnaissant sa responsabilité dans le mal, puisque le mal entraînait le mal, le Fils s'est mis au point le plus difficile, au point le plus exposé de la condition humaine, là où plus personne ne pouvait plus aimer : dans la souffrance la plus totale, la plus effrayante, là où les meilleures dispositions se tournent en blasphèmes et où la fraternité aboutit au ressentiment. Et là il a continué à aimer, là il a continué à vivre ce retour d'amour du Fils vers le Père, de la créature vers le Créateur. Il a fait ce que jamais personne

ne pouvait faire, c'est-à-dire qu'en se mettant dans la pauvreté dernière, il a continué à aimer, à obéir, à faire confiance. Le pécheur ne voit que les avantages de l'amour, il aime tant qu'il est gratifié par l'amour et quand les avantages commencent à cesser, quand il se croit seul à donner, il cesse aussi d'aimer. Or Jésus s'est mis dans le cas le plus extrême, où les dons sont totalement absents, où il est privé de tout, où son œuvre est anéantie, où l'amour du Père n'est plus du tout sensible - même psychologiquement - d'où son cri terrible « mon Dieu pour quoi m'as-tu abandonné ? ». Le Père se tait. Pour le Fils, l'amour du Père est tout, bien plus que nous il est suspendu à son Père. Ce silence est insupportable, il le déchire complètement. Mais, même dans ce cas-là, il continue à aimer, la preuve : il se tourne encore vers Dieu et n'interrompt pas sa prière, qui va se finir en action de grâce anticipée. Au moment où il n'a presque plus de souffle dans la bouche, où ses forces sont réduites à rien, avec le moins de moyens il va faire le plus étonnant, ce petit retournement de rien du tout, ce petit décalage par rapport à l'expérience normale des hommes qui est si profond qu'il renverse les données du problème, qu'il fait sauter le piège, qu'il fait une brèche dans la condition humaine. Avec nous, le démon gagne bien souvent, car plus l'homme souffre, plus il est une proie facile pour celui-ci. Et il semblerait que le démon se soit acharné sur Jésus, sentant sa sainteté, voulant d'autant plus le faire tomber, il a tout tenté pour le détourner de son Père et il a été battu et mis en fuite.

Non seulement Jésus a connu la mort (et quelle mort !), mais l'être mort, la durée dans la mort. Il est, comme dit le Crédo, descendu aux enfers, il s'est enfoncé dans ces profondeurs que la Bible appelle Shéol ou enfers (pas l'enfer qu'elle appelle plutôt Géhenne), qui le séjour des morts avant le Christ, région d'une morne attente. Le Fils de Dieu en s'y aventurant fait briller la lumière jusque dans ce lieu obscur. Saint Pierre nous dit qu'il va prêcher aux âmes en prison.

La Résurrection c'est tout simplement la réponse du Père à tant d'amour. Devant la plénitude de l'amour filial qui se donne, il y a la plénitude d'amour paternel qui rend au Fils infiniment plus que ce qu'il avait jusque-là, qui lui donne une vie immortelle, délivrée du mal et de la souffrance. Jésus a un corps, un vrai corps d'homme avec lequel il entre en communion avec les choses et les êtres. Il échappe, certes, il n'est pas limité par les contraintes de temps et d'espace, il peut se montrer en plusieurs lieux à la fois, il entre toutes portes closes etc... Mais c'est bien lui avec ses mots, son sourire, son exigence. Il n'est pas moins, il est plus. Ce n'est pas un ectoplasme, un être fantomatique. Le fait que le Père ait rendu la vie à ce corps mortel que son Fils avait porté jusqu'à la croix montre que Dieu n'abandonne pas la matière à son insignifiance, comme si la vraie vie était ailleurs et que ne devrait survivre que l'âme délestée de son lien avec la matière. Le projet de Dieu, battu en brèche par le péché d'Adam, est réparé : Dieu est vainqueur sur le terrain où il avait paru être battu. En Jésus le corps de l'homme est rendu porteur de la vie la plus haute par son union à une âme elle-même divinisée.

Le Christ ressuscité ne passe pas dans un autre domaine, il continue de communiquer avec nous. Pendant quarante jours, il est apparu à différents moments à ses disciples pour les reconforter et les inviter à se remémorer ce qu'il avait vécu avec eux, avant de les lancer dans la mission universelle. Ce temps est relativement court, car Jésus veut laisser à ses Apôtres la responsabilité de l'Eglise naissante. Il ne sera pas moins présent parmi eux mais d'une autre façon : en laissant l'Esprit inspirer ses chefs et susciter des charismes, mais en visitant *incognito* le cœur de ses amis à travers la prière et les sacrements. Pendant ce temps, il monte aux cieux, non pour se perdre dans les nuages, car il « monte vers son Père et notre Père » pour achever sa vie terrestre dans la joie de vivre avec toute son humanité dans la communion du Père. C'est là qu'il peut recevoir l'autorité sur tous les êtres, spécialement les créatures angéliques qui lui sont soumises. Maintenant qu'il est monté aux cieux il nous envoie l'Esprit Saint, c'est-à-dire que il peut dans son humanité toute irradiée de lumière et de force faire découler la source de vie pour nous, il peut à partir des blessures de son corps, devenues fécondes et glorieuses, faire s'échapper les fleuves d'eau vive qui vont laver le monde entier et qui vont communiquer la grâce à toute l'humanité. Donc le Christ n'est pas seulement pour nous un exemple, sa passion n'est pas seulement une leçon de courage, sa résurrection n'est pas simplement une utopie destinée à nous soutenir dans le combat, elle est source de vie, si nous nous branchons sur elle. Glorieux et Seigneur il peut donner à toute chair la rémission des péchés et l'Esprit Saint. Et donc c'est toute la restauration du monde qui commence à partir du Christ ressuscité. Si la restauration est encore cachée et si la victoire n'est que partielle, elle s'étend de proche en proche, elle atteint d'abord les sphères les plus profondes de notre être et puis, de proche en proche, par nous elle atteint le domaine des corps, des institutions, des réalités sociales, du monde entier qui est travaillé de l'intérieur par ces énergies de Résurrection.

7 - la vie dans l'Esprit.

La vie chrétienne, c'est notre entrée dans l'existence pascale du Christ : ce que le Christ vit en plénitude, il nous rend possible de le vivre dans ce temps d'attente où nous sommes placés avant son retour, il nous intègre dans sa réussite de façon cachée. Car, comme nous le dit Saint Paul, notre vie est « cachée », avec lui, en Dieu. Cachée, c'est-à-dire que nous ne pouvons pas comptabiliser toutes les transformations qu'il opère en nous, mais nous y croyons, nous les savons réelles et nous savons par quelles voies il nous les communique.

Elles nous arrivent principalement par la liturgie de l'Eglise qui est toute entière porteuse du mystère du Christ qu'elle nous dispense tout au long de notre vie, en se coulant dans notre temps, nos jours, nos semaines, nos années. Si nous la vivons pleinement, et pas seulement à certains moments, elle informera

notre vie, nous éduquera et nous fera porter du fruit, en nous faisant rentrer dans ce ballet qui prépare et annonce la ronde des saints autour de l'Agneau dans le ciel. Au cœur de cette liturgie, il y a les *sacrements*. Les sacrements, ce sont très exactement les points où jaillit pour nous le mystère pascal dont nous devenons les bénéficiaires. Par eux, nous recevons quelque chose du drame de la Croix et de la Résurrection, nous devenons témoins des actes sauveurs du Christ, nous entrons dans sa vie. Le salut qui nous rejoint alors n'est donc pas un simple décret d'amnistie prononcé une fois pour toutes à Jérusalem en l'an 30, c'est notre entrée concrète dans l'histoire du salut en ce temps et en ce lieu où nous sommes, la manière concrète dont le Christ vainqueur vient toucher notre vie, et celle de tous les autres, jusqu'à la consommation des siècles. Le sacrement, c'est le nom de ce branchement sur le cœur du Christ mort et ressuscité qui s'opère pour nous, la soudaine actualité de l'œuvre du salut qui nous fait contemporains des actes du Sauveur. C'est pourquoi ces sacrements ont une face visible, repérable, historique et comportent en même temps une réalité invisible (la grâce). On sait quel jour on a été baptisé, on sait quand on a communié, quand on a reçu l'absolution et en même temps ce sont des gestes qui mettent en jeu l'action même du Christ glorieux lequel, dominant les temps et les espaces, s'offre à son Père pour nous. On dit que le sacrement est conféré *ex opere operato*, c'est-à-dire que l'effet est garanti, si les conditions sont remplies (la matière, la forme et le ministre prescrits, avec une intention droite). Pour peu que le ministre soit un vrai ministre et que le signe sacramentel ait été correctement posé, nous savons que tout est réalisé du côté de Dieu. Mais attention ! cela ne veut pas dire que c'est une réalisation mécanique. Il y a bien quelque chose de nous qui doit entrer en jeu pour que ce sacrement soit fructueux. Il faut d'abord que nous soyons d'accord pour le recevoir, car, si nous le refusions, il n'y aurait même pas de sacrement. Mais, même reçu valablement, il faut, pour qu'il donne du fruit, que nous y consentions en profondeur, que nous lui permettions d'agir en nous, que nous nous y soyons préparés, que nous y revenions ensuite comme à une source.

Si le Christ a institué sept sacrements, c'est que l'être humain est complexe et qu'il passe par différentes phases. Les sacrements viennent à rejoindre l'expérience humaine sous plusieurs angles, qui sont tous des centres d'intérêt du Christ que nous voyons déjà se déployer durant sa vie publique (rémission des péchés, attention aux malades, présence aux noces, consécration des Douze, etc...). A chacune, il vient appliquer un rayon de sa lumière, ou un ruisseau de son sang. C'est l'eucharistie bien sûr qui domine tout cet organisme sacramentel par l'ampleur du don qui s'y exerce, nous y avons non les effets du mystère pascal, mais ce mystère lui-même dans sa source. Le sacrifice de la messe n'est pas un souvenir de ce qui s'est fait sur le Golgotha, c'*est* le sacrifice du Christ sur la Croix ; le corps sacramentel n'est pas un don du Christ, un moyen de nous prouver son amour et de faire passer sa grâce, c'*est* son propre Corps. Dans tous les autres sacrements, l'élément matériel (eau, huile) est un moyen que le Seigneur utilise pour nous

communiquer quelque chose de sa grâce, mais on n'adore ni l'eau bénite, ni les saintes huiles, or là, avec l'eucharistie, c'est la réalité matérielle elle-même qui est transformée : même si nous ne voyons rien de changé à l'extérieur, le pain et le vin ne sont plus qu'une apparence : c'est le Christ glorieux qui est là ! C'est ce Christ glorieux auquel nous communions, c'est-à-dire auquel nous nous unissons en profondeur au point de faire plus qu'un seul corps avec lui, et aussi un seul corps avec tous nos frères qui sont eux aussi de membres du Christ.

Mais il y a les six autres : il y a le *baptême* qui fait habiter en nous l'Esprit Saint et les deux autres personnes divines et qui, par le fait même, annule les principaux effets du péché des origines : il remédie à l'état de rupture congénital avec Dieu dans lequel nous naissons et nous donne des aptitudes nouvelles et vraiment incroyables (la foi, l'espérance et la charité, c.a.d. l'amour). Il y a la *confirmation* qui redouble le baptême et le fait pénétrer plus avant dans nos moelles. Il y a la *pénitence* qui remet le baptisé pêcheur en état de grâce. Il y a le *mariage* qui transfigure l'alliance humaine en la faisant ressembler à l'alliance du Christ et de l'Église. Il y a l'*ordre* qui fait qu'un homme semblable aux autres peut être assumé par Dieu pour devenir le médiateur du Christ, plus exactement pour laisser le Christ agir à travers lui. Enfin il y a le *sacrement des malades* qui est comme une ordination au « saint état de maladie » par lequel le souffrant se trouve identifié au sacerdoce du Christ. Voilà pour les sacrements qui sont les moyens, mais l'agent et en même temps le résultat, c'est la grâce.

La grâce, ce n'est pas quelque chose, ce n'est pas un médicament, ni une force qui agirait à notre insu. La grâce, c'est au fond le Saint Esprit, qui a été donné en plénitude par le Christ, qui est répandu sur toute chair depuis la Pentecôte, le Saint Esprit qui agit au fond de nous en faisant de nous des êtres libres, des fils dans le Fils. La grâce n'est pas une manière pour Dieu d'agir en nous sans nous, c'est elle qui sollicite notre liberté, qui l'éduque, qui la fait grandir. N'opposons pas la grâce et la liberté, ne voyons pas dans la liberté une autonomie où l'homme ne devrait rien à Dieu. Dieu n'est que don, ce qu'il veut faire avec nous n'est pas dicté par son intérêt particulier ou une quelconque volonté de puissance, ce qu'il veut voir réussir en nous, c'est nous. Mais il sait pourquoi il nous a créés : pour une communion d'amour et cette communion demande une participation libre de notre part. Puisque nous sommes devenus faibles et souvent aveugles, nous avons besoin d'être éclairés, dirigés et soutenus. Il le fait patiemment et, si nous nous laissons faire, il fera grandir notre responsabilité, notre maturité spirituelle, la possibilité d'agir et de dominer les mouvements anarchiques de notre être. Peu à peu il nous rend ainsi participants à son projet. La grâce, c'est encore cette mystérieuse réalité qui ne se laisse pas cerner pas des résultats empiriques, mais que nous mesurons souvent après coup en voyons le tracé de notre vie. On peut se demander sur le moment : est-ce que nous avançons ou faisons du sur-place, avons-nous fait des progrès ou pas ? Ce n'est pas notre

affaire, mais nous devons être en état de grâce, au moins tout faire pour retrouver cet état et laisser Dieu agir en nous. C'est pourquoi nous avons à prier, car la prière c'est ce par quoi nous faisons advenir la grâce dans nos vies. La prière obtient tout, la prière confiante, surtout dans le domaine de notre vie intérieure, nous garantit le don de l'Esprit Saint, c'est Jésus qui nous l'a promis : « si vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père du ciel donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent ? ».

Mais je n'ai pas encore parlé de l'Église parce que si elle est omniprésente dans la vie chrétienne, d'un certain côté elle est seconde : ce n'est à elle que nous croyons d'abord, c'est au Christ que nous rendons les armes, c'est lui qui nous livre l'image définitive de Dieu dont l'Église est la servante. C'est elle qui nous a engendrés à la vie chrétienne, c'est elle qui nous a fait grandir dans cette vie avec le Christ, c'est elle qui nous accueillera un jour au ciel et nous fera rentrer dans cette assemblée infiniment plus vaste que nous ne l'imaginions sur terre puisque nous y verrons des millions et des millions de frères et sœurs qui sont morts avant nous et qui ont rejoint le Christ. Donc l'Église, c'est une société à deux faces. La réalité visible solidement implantée dans l'histoire, avec ses chefs, ses structures, son droit, c'est elle qui nous enseigne et qui nous dispense les sacrements. Et puis c'est aussi une société invisible, la société des sauvés de tous les temps, ceux qui étaient dans les limites visibles de l'Église et ceux peut-être qui n'y étaient pas complètement. C'est la foule des premiers-nés qui entourent le trône de l'Agneau. Il faut toujours prendre l'Église dans ses deux dimensions. L'Église, ce n'est donc pas d'abord un lourd appareil institutionnel, c'est la manifestation dans l'histoire humaine de ce dessein que Dieu veut réaliser : rassembler tous les hommes dans une communion de foi et d'amour. Là où l'Église catholique est présente, nous savons que nous avons le salut à sa source. Mais cela ne veut pas dire que Dieu ne peut pas agir autrement ailleurs, mais même ailleurs il agira en dépendance de cette source qu'il a voulue. Ce seront des résurgences de la même source, il n'y aura pas plusieurs sources. C'est ainsi qu'il faut bien comprendre l'adage « hors de l'Église point de salut ». Cette Église elle ne se repose pas sur ses lauriers, elle ne pense pas qu'il lui suffise d'être cet immense peuple à la fois terrestre et céleste. Elle pense qu'il faut toujours étendre sur terre les limites de sa tente, élargir ses piquets. C'est pour cela qu'elle est destinée à la mission, qu'elle n'existe que pour autant qu'elle accepte de se répandre. Qu'elle n'est pas statique et stationnaire. Et que sans cesse elle perd du terrain ici car le monde lui résiste et souvent se détourne d'elle et en même temps elle conquiert de nouveaux horizons. Elle est sans cesse tendue entre son accomplissement qui se réalisera le jour où le Christ reviendra et ce travail patient, jamais terminé, cette toile de Pénélope toujours à retisser dans laquelle elle manifeste au Christ sa fidélité. J'ajouterai que cette Église est différenciée. C'est-à-dire qu'elle n'est pas un peuple confondu ou tout le monde aurait le même rôle. Elle est un peuple structuré qui fait place en son sein à la richesse du sacerdoce : il obéit à des chefs visibles qu'il ne confond pas avec Dieu, mais auquel il se

soumet parce qu'ils lui donnent jour après jour la vie du Christ. Sachant qu'il n'y a jamais autant de bonheur qu'à obéir lorsqu'on le fait pour Dieu. Ce peuple est aussi enrichi de nombreux charismes qui l'illustrent dans des genres très différents : service des autres, dons artistiques, pénétration des mystères, guérisons, miracles. Toute cette richesse est rendue compatible grâce à l'Esprit qui fait l'unité sans l'amour.

J'ajouterai à cette réflexion sur l'Église une réflexion sur la communion des saints. Car d'être chrétien, c'est participer à ce grand corps qui est certes l'Église, mais l'Église avec toutes ses ramifications. Ce que justement on appelle la communion des saints. Nous ne sommes pas chacun de nous à recommencer l'aventure humaine, je le disais à propos du péché, c'est encore plus vrai à propos de la grâce. Là où une âme s'élève, elle élève tout l'univers. Là où je suis en communion avec le Christ, j'entraîne dans cette communion tous les autres, tous mes frères. C'est pourquoi le Christ nous ouvre par cette communion des saints une possibilité de donner notre vie à notre tour, de ne pas être simplement des bénéficiaires du salut, mais d'en être, nous aussi des acteurs. C'est là qu'il faut situer en premier lieu la Vierge Marie. Elle est un membre éminent de la communion des saints, non pas au-dessus d'elle mais en elle. La Vierge Marie est la première sauvée et à cause de cela la première à pouvoir répandre le salut. Il est en effet une loi dans le christianisme que celui qui est comblé peut combler les autres, celui qui a reçu peut donner et que plus on a reçu plus on a la capacité de donner. La Vierge Marie a vécu cela. Elle qui, sans mérite de sa part, avait été préservée du Péché originel, qui avait reçu cette divine maternité, voilà qu'elle entre de plain-pied avec toute sa force juvénile et sa bonne volonté dans cette transmission de ce qu'elle a reçu. Et aujourd'hui si nous l'invoquons, c'est que nous savons qu'elle peut donner à pleines mains ce qu'elle a. Eh bien la même expérience est - toute proportion gardée - en jeu avec les saints déjà au ciel, mais aussi avec nous sur terre. Les saints ne sont pas seulement des exemples que nous aurions à suivre, ils sont comme un défi qui nous est jeté : « nous avons reçu le même baptême que vous et voyez ce que Dieu a fait avec nous, alors vous qu'attendez-vous pour nous suivre ? ». Leur prière nous aidera, car ils nous enveloppent de leur amour, si nous suivons leurs traces. Inondés de la lumière divine, ils sont devenus capables de nous la faire désirer et en quelque façon de nous la transmettre.

Enfin un petit mot sur la prière. La prière qui est au sein de notre vie chrétienne l'élément décisif qui nous permet d'agir non pas dans l'ordre du visible mais dans celui de l'invisible. Notre prière chrétienne n'est pas simplement une élévation vers Dieu. Elle est une manière de faire rentrer en nous le Fils et l'Esprit, de nous configurer à l'amour des trois, de nous faire entrer dans la famille trinitaire. C'est pourquoi la prière ne se réduit pas à des états mystiques ou autres, à des impressions, à des sensations, mais qu'elle est un acte de notre liberté qui se rapproche de Dieu, qui choisit Dieu qui décide de se donner à Dieu. La

prière n'est pas seulement demande, même si celle-ci est légitime, elle est contemplation, long regard sur Dieu rendu tout proche par la sainte humanité de Jésus et la beauté de son cœur.

8 - Les derniers temps.

Il me reste une dernière thèse, celle sur les « fins dernières », l'eschatologie comme on dit. C'est-à-dire sur le terme de notre histoire avec Dieu. Nous croyons que le monde va vers un terme. Nous ne pensons pas que ce qui a été créé un jour sera éternellement en chantier. Un jour, il y aura une fin parce qu'un jour il y aura le bonheur pour lequel Dieu nous a créés. L'humanité ne continuera pas cette course perpétuelle, faite de hauts de bas, dans laquelle jamais rien n'est assuré définitivement, même s'il y a des oasis de plénitude sur la route. L'eschatologie que nous laisse espérer le Christ n'est pas une marche en avant vers un terme idéal, qui reculerait sans cesse à mesure qu'on s'approcherait de l'horizon : comme il y a eu une création au départ et pas un processus éternel, il y aura un terme, une vie plénière avec lui pour toujours. Ce terme a des anticipations dans les sacrements quand nous rencontrons Jésus mystérieusement caché et dans le bonheur que connaissent déjà les élus après cette vie, mais - en attendant la Résurrection bienheureuse - ce ne sont que des ébauches, car Dieu veut que nous entrions tous d'un même pas dans la Jérusalem céleste et il faut donc attendre l'ultime réponse des derniers qui paraîtront sur la face de la terre. Il ne se résigne pas à ce qu'il y en ait quelques-uns qui se perdent. Alors tant que le monde dure, tant que Dieu a l'espoir d'amener à lui des hommes, des groupes d'hommes, des sociétés, l'histoire continue. Et quand il aura pensé qu'il atteint le plénum (dont lui seul connaît la mesure), il arrêtera le cours des événements et tous connaîtront ce jugement qu'on appelle *général* parce qu'il enveloppera tous les hommes, mais aussi les réalités collectives, et le cosmos entier.

Le jugement ne dit pas d'abord condamnation, mais plutôt tri, mise à jour des pensées profondes, dévoilement de l'orientation générale des personnes, des sociétés. Donc cette fin du temps, loin de nous terrifier, loin d'être pour nous une menace qui pèserait sur nos têtes, est au contraire le commencement notre bonheur, pour peu qu'aujourd'hui nous soyons résolus à aimer Dieu de tout notre cœur et à faire sa volonté. Nous savons que ce jour-là Dieu fera enfin ce qu'il voulait, il fera disparaître le mal et la souffrance pour toujours. S'il a laissé le mal se propager sur la terre, c'est parce qu'il ne voulait pas l'arracher brutalement et obliger l'homme à l'aimer. Un jour il sera vaincu. Un jour les choses seront claires, un jour nous saurons de quel côté nous sommes et ce jour-là nous expérimenterons jusque dans notre chair le bonheur indicible du Christ glorieux. Du coup, cesseront les incertitudes et le clair-obscur de nos vies.

En ce jour-là, nous connaissons une vie qui n'aura pas de fin, une vraie vie, dont celle que nous connaissons aujourd'hui n'est que l'ombre, mais dont nous avons parfois l'aperçu dans un moment de vrai

bonheur. On dit parfois « que ferons-nous au ciel » ? Le Seigneur ne nous donne que quelques images : une ville (la Jérusalem céleste de l'Apocalypse) où nous serons tous rassemblés autour de l'Agneau, où nous aurons accès à l'arbre de vie, où nous n'aurons plus besoin de la lumière du soleil, d'autres textes nous parlent d'un festin de viandes grasses et de vins capiteux etc... A l'inverse du Coran, la Bible ne nous fournit que très peu d'aperçus sensibles du bonheur futur, parce que tout ce que nous pouvons imaginer est forcément limité. Les plus grandes joies que nous pouvons imaginer deviendraient vite ennuyeuses si nous devions en jouir perpétuellement, tandis que Dieu nous surprendra toujours : étant infini, il sera la source d'un bonheur lui-même infini, dont nous serons toujours à découvrir le commencement. Le meilleur qu'on puisse en dire, c'est que nous serons « avec lui » pour toujours. Etre près de celui qu'on aime, n'est-ce pas tout ce qu'on peut espérer ? Nous aimerons d'une façon nouvelle ce Dieu qui se penchera sur nous sous les traits humains de Jésus de Nazareth : il nous conduira toujours plus à son Père et fera jaillir de notre poitrine l'Esprit sans mesure. Ce bonheur ne sera pas seulement éthéré, il concernera notre cœur et notre corps, il nous fera goûter la beauté des choses et des êtres. A part la sexualité, qui n'aura pas sa place dans un monde où aucune naissance ne sera plus nécessaire, tout ce qui a fait la substance de notre vie nous sera rendu magnifié ; notre cœur, une fois passé au feu de l'amour divin, exultera au contact de ceux que nous avons aimés et des saints du ciel avec qui nous nous élancerons vers notre Roi de gloire. La compréhension de notre vie sur terre nous sera donnée : une fois le péché définitivement lavé, nous verrons la cohérence des attentions de Dieu sur nous et les vrais actes d'amour que nous sommes parvenus à poser malgré notre faiblesse.

En attendant, Dieu engrange les âmes. Puisque Dieu veut que nous entrions un jour tous ensemble dans la Jérusalem céleste, il garde en réserve chacune de vos vies. Quand chacun d'entre nous passe par la mort suite du péché, il comparait devant lui, pour connaître déjà par ce premier jugement, la mise à jour de ce qu'il en est dans le fond de son existence. Car il y a un terme aux oscillations de notre liberté. Nous ne sommes pas toujours entre le oui et le non, il y a un jour où notre volonté se stabilisera, c'est l'heure de notre mort. Ce jour-là, le Seigneur nous révélera le choix profond que nous avons ébauché jusque-là, ou plutôt c'est dans cette confrontation que se réalisera l'ultime décision : « alors tu veux de moi ou tu ne veux pas de moi ? » et c'est notre réponse qu'il éternisera. Et à partir de là, nous serons bien dans le bonheur éternel, ou dans la séparation définitive, c.a.d. l'enfer. Car l'enfer existe et il n'est pas simplement un épouvantail, il est faux de dire que Dieu rattrapera tout, comme si l'homme n'avait pas la terrible possibilité d'un non, ce qui laisserait un doute sur la réalité du oui qu'il peut donner. C'est Jésus qui nous a parlé dans les termes les plus clairs de l'enfer (qu'il appelle la Géhenne de feu), ce n'est qu'au contact de l'amour brûlant de Dieu qu'on peut comprendre la terrible gravité du péché. Dire que l'enfer est vide est absurde, car

il n'est pas question d'un lieu quand le Christ en parle, mais d'un bien état et il ne parlerait pas avec autant de précision d'un état qui serait celui de personne.

Le purgatoire, quant à lui, n'est pas un état intermédiaire, mais l'état de ceux qui ont choisi Dieu, qui ont voulu Dieu mais qui ont encore de lourdes entraves, qui sont encore captifs des choix inconsistants qu'ils ont faits et qui doivent en conséquence subir une cure de désintoxication pour paraître nets et purs devant leur Seigneur. Au contact du Christ qu'ils sentent si proche et si aimant, ils souffrent de leur inadaptation à l'amour. Ils souffrent de voir leurs genoux si enkylosés, leurs nuques si raides et ils acceptent d'être brisés pour retrouver la liberté glorieuse des enfants de Dieu.

Voilà ce qui commence déjà à la mort de chacun d'entre nous lors de cette première rencontre du Christ vivant qui précède la totale et définitive admission en sa présence lors de son retour glorieux. Le jugement dernier récapitule tous les « jugements particuliers » et s'étend à l'histoire entière en révélant toute la part qui était déjà occupée par l'amour de Dieu, l'autre étant promise à disparaître dans l'étang de feu dont parle l'Apocalypse.

*
* *

Le christianisme c'est tout un programme ! Mais c'est surtout l'écho d'un projet merveilleux qui vient du fond des siècles et des profondeurs même de Dieu. Il nous faut le découvrir sans cesse pour en vivre de plus en plus profondément.